

LE DOMAINE DE GEORGE SAND

Nohant

Commençons par la fin. Toute perspective se justifie.

Il jouxte le cimetière communal : c'est l'enclos familial, celui où repose George Sand, femme, écrivaine, une et cent, icône du 19^{ème} siècle.

Entrons. Ils sont là, sauf l'époux – Sand se sépara du baron Dudevant, Casimir, de son vivant et pour l'éternité. Scandons les noms, tous : Aurore Dupin de Francueil, l'aïeule, drageon d'une courtisane, bâtarde de Maurice de Saxe, descendante ainsi des rois de Pologne ; Maurice Dupin, le père de l'auteure, le fringant officier napoléonien, qu'une chute de cheval tua à 30 ans ; Sophie, l'épouse de Maurice, instable, née d'un oiseleur parisien, têt entretenue ; Maurice Dudevant, le fils de Sand, le tant-aimé, et plus encore le tant-soumis, velléitaire, inventif, conventionnel et enfantin ; Solange Clesinger, la fille, l'ennemie, celle avec laquelle on ne partage pas son pouvoir chez soi, la tant-niée, celle qu'on néglige, qu'on repousse, qui se chasse elle-même du cercle familial ; et les autres : Lina, la belle-fille, qui se maria autant avec Sand qu'avec Maurice ; Aurore et Gabrielle, les petites-filles, et enfin Edouard Planchut, un ami, dont l'épithète émeut : *On me croit mort, mais je vis ici*.

Quittons l'enclos, et voici la gentilhommière du 18^{ème}, côté parc, jardin, verdure (*Laissez verdure*, ultimes mots de Sand), demeure qui fut pour la Dame un havre, une île, une forteresse, un continent, une planète, une constellation, une abbaye de Thélème, un rêve et une réalité, Nohant, l'une des maisons d'écrivain parmi les plus visitées au monde.

Passons-en le seuil, allons. On peut hésiter entre le rez-de-chaussée, l'étage et les combles, aménagées en atelier pour Maurice, peintre, entre autres. Tout nous tente. De bas en haut, tout est incarné, George Sand va, présence, souvenir, fantôme. Nohant est bien plus qu'un musée, c'est une demeure qui vous accueille. L'escalier impressionne, mais nous ouvre ses marches et sa courbe, son élégance, alors montons.

Premier étage. Chambre d'Alexandre Manceau, le dernier amour, chambre de Chopin, toutes modifiées, et du vivant de la Dame. Celle du compositeur devint double, ici dormirait Sand, là, elle écrirait. Ici, du bleu à médaillons blancs, tapisserie et tentures du baldaquin, on y était au large, on mettait en sourdine ses devoirs, son rayonnement, son pouvoir. On était tout à soi-même. Là, bibliothèque, avec collections de minéralogiste, ce qu'à

l'instar de son fils était George Sand, et bureau modeste, mal chauffé, où chaque nuit et jusqu'à l'aube, elle contait au papier des histoires. L'œuvre est plurielle, immense, à la fois classique et innovante. Théâtre, nouvelles – ah ! **La marquise**, ah ! **Pauline**, des chefs-d'œuvre -, romans – ah ! **Mauprat**, ah ! **Consuelo**, ah ! **La petite Fadette**, encore des chefs- d'œuvre – une autobiographie – ah ! **Histoire de ma vie**, se scruter, ainsi que ses antécédents et conter les autres - , des articles – ah ! **Impressions et souvenirs**, recueil tardif où se croisent Chopin et Delacroix, le paysan et l'artisan, et qui annonce en clôture l'écologie – et puis il y a la **Correspondance**, sans aucun doute une des plus magistrales de la littérature française, à l'égale de celles de Flaubert et de Sévigné.

Imagination forcenée de celle qui a tout lu, de Leibnitz à Montaigne, de Virgile à Shakespeare, de Byron aux tragiques grecs.

Mais la Dame n'avait pas toujours la plume en main. Dans la cuisine – tout y rutilait, rappelons qu'elle était stricte question hygiène -, elle mettait parfois la main aux confitures. Elle supervisait, goûtait, conseillait.

En 1862, elle fit aménager un lieu d'aisance, avec cuvette à l'anglaise, ce qu'elle nomma *merdoscope*.

A pas feutrés, à yeux éblouis, pénétrons dans la salle-à-manger au lustre vénitien, on y dîna souvent de gibiers, la nourriture y était roborative. Ils ont leur place, les incontournables, les géants, écoutons-les, Flaubert et Tourgueniev, Pauline Viardot, sœur de la Malibran et mezzo soprane sublime, et Chopin, Delacroix et Théophile Gautier. Et il y eut encore, avant que ce cercle ne se constitue, il y eut Liszt et Marie d'Agoult, parents de Cosima, future épouse Wagner. On y était loquace, joyeux, grave. On l'était aussi au salon, mais on pouvait être plus : facétieux, gamin. Chopin jouait du piano, Viardot chantait. On y était hors du temps, Nohant déjà se faisait légende.

Avançons, mais oui, on y est, voici le théâtre. Ou plutôt deux en un dans un même espace. L'un avec acteurs, l'autre de marionnettes. Chopin en fut l'initiateur, car il avait les dons de la pantomime, de l'imitation, des charades. Après la rupture avec le musicien, Sand reprit le flambeau des divertissements. Une nuit de décembre 1846 naquit le théâtre de Nohant dont la réputation dépasserait les bornes du Berry. Théâtre laboratoire. Des pièces y seraient représentées avant d'être montées à Paris. Après avoir été à l'étroit, il dévora la chambre de Solange - qui n'en eut plus une à elle lors de ses passages - s'y établit, y grandit, fascina. Quant au théâtre de marionnettes, Maurice en sculpta 125, Sand les habilla, et toute la société de

la première moitié de leur siècle y eut son rôle, son présent et son avenir. Sand plus que jamais en ce monde.

La Dame régna sur Nohant, comme elle régna sur ses proches, et souvent sur ses amis, ses amants, et de son temps fut, en littérature, l'égale de Balzac et de Hugo. Femme de tête, ô combien, et femme donc de pouvoir. Tout à Nohant valsait et s'étageait autour d'elle. De sa propriété elle en repéra tous les possibles, toutes les extensions intra muros, comme si elle était constamment munie d'une baguette de sourcière. Même un Chopin, tous n'étaient que ses satellites. Sand les tenait sous son regard, en main, leur dispensait sa force. A sa mort, comment Nohant n'aurait pas été déserté ? Vide, malgré ses meubles, vide son parc, vides ses fermes. Maurice fuira à Paris avec femme et filles. Sur Nohant à l'abandon, ce sera Solange qui écrira des pages d'une dignité et d'une sensibilité exceptionnelles. Solange écrivait, et bien. Nohant retrouvera une âme, et désormais indestructible, grâce à Aurore, l'aînée de Maurice.

C'est à Nohant, qu'en 1872 Sand rédige **La forêt de Fontainebleau**, texte stupéfiant, de mise en garde, quant à la folie destructive des hommes, Sand y est visionnaire, à cela on reconnaît le génie, laissons donc Nohant à cette voix qui s'élève et s'adresse à nous, vivante, stimulante, lucide, puissante :

Quand la terre sera dévastée et mutilée, nos productions et nos idées seront à l'avenant des choses pauvres et laides qui frapperont nos yeux à toute heure. Les idées rétrécies réagissent sur les sentiments qui s'appauvrissent et se faussent. L'homme a besoin d'Eden pour horizon. Je sais bien que beaucoup disent : « Après nous la fin du monde ! » C'est le plus hideux et le plus funeste blasphème que l'homme puisse proférer. C'est la formule de sa démission d'homme, car c'est la rupture du lien qui unit les générations et qui les rend solidaires les unes des autres.

Daniel ARSAND